

Le « Continent noir » n'est ni noir ni inexplorable. Il n'est encore inexploré que parce qu'on nous a fait croire qu'il était trop noir pour être explorable. Et parce qu'on veut nous faire croire que ce qui nous intéresse c'est le continent blanc, avec ses monuments au Manque. Et nous avons cru. On nous a figées entre deux mythes horribles : entre la Méduse et l'abîme. Il y aurait de quoi faire éclater de rire la moitié du monde, si ça ne continuait pas. Car la relève phallogocentrique est là, et militante, reproductrice des vieux schémas, ancrée dans le dogme de la castration. Ils n'ont rien changé : ils ont théorisé leur désir *pour* de la réalité ! Qu'ils tremblent, les prêtres, on va leur *montrer* nos sextes !

Tant pis pour eux s'ils s'effondrent à découvrir que les femmes ne sont pas des hommes, ou que la mère n'en a pas. Mais est-ce que cette peur ne les arrange pas ? Est-ce que le pire, ce ne serait pas, ce n'est pas, en vérité, que la femme n'est pas castrée, qu'il lui suffit de ne plus écouter les sirènes (car les sirènes, c'étaient des hommes) pour que l'histoire change de sens ? Il suffit qu'on regarde la Méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit.

Ils disent qu'il y a deux irréprésentables : la mort et le sexe féminin. Car ils ont besoin que la féminité soit associée à la mort ; ils bandent par trouille ! pour eux-mêmes ! ils ont besoin d'avoir peur de nous. Regarde, les Persées tremblants avancer vers nous bardés d'apotropes, à reculons ! Jolis dos ! Plus une minute à perdre. Sortons.

Hâtons-nous : le continent n'est pas d'un noir impénétrable. J'y suis souvent allée. J'y ai un jour rencontré

avec joie Jean Genet. C'était dans *Pompes funèbres* : il y était arrivé, mené par son Jean. Il y a des hommes (si peu) qui n'ont pas peur de la féminité¹.

De la féminité les femmes ont presque tout à écrire : de leur sexualité, c'est-à-dire de l'infinie et mobile complexité, de leur érotisation, des ignitions fulgurantes de telle infime-immense région de leurs corps, non du destin, mais de l'aventure de telle pulsion, voyages, traversées, cheminements, brusques et lents éveils, découvertes d'une zone naguère timide tout à l'heure surgissante. Le corps de la femme aux mille et un foyers d'ardeur, quand elle le laissera – fracassant les jougs et censures – articuler le foisonnement des significations qui en tous sens le parcourt, c'est de bien plus d'une langue qu'il va faire retentir la vieille langue maternelle à un seul sillon.

Nous nous sommes détournées de nos corps, qu'on nous a honteusement appris à ignorer, à frapper de la bête pudeur ; on nous a fait le coup du marché de dupes : chacun aimera l'autre sexe. Je te donnerai ton corps et toi tu me donneras le mien. Mais quels sont les hommes qui donnent aux femmes le corps qu'elles leur remettent aveuglément ? Pourquoi si peu de textes ? Parce que si peu de femmes encore regagnent leur corps. Il faut que la femme écrive par son corps, qu'elle invente la langue imprenable qui crève les cloisonnements, classes et rhétoriques, ordonnances et codes, qu'elle submerge, transperce, franchisse le discours-à-réserve ultime, y compris celui qui se rit d'avoir à dire

1. Cf. Jean Genet, *Pompes funèbres*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1953, p. 185-186.

le mot « silence », celui qui visant l'impossible s'arrête pile devant le mot « impossible » et l'écrit comme « fin ».

Telle est la puissance féminine, qu'emportant la syntaxe, rompant ce fameux fil (juste un tout petit fil, disent-ils) qui sert aux hommes de substitut de cordon pour s'assurer, sans quoi ils ne jouissent pas, que la vieille mère est bien toujours derrière eux, à les regarder faire phallus, elles iront à l'impossible.

*

« *Le Refoulé* » de leur culture et de leur société, quand il revient c'est d'un retour explosif, *absolument* ruinant, renversant, d'une force encore jamais libérée, à la mesure de la plus formidable des répressions : car au terme de l'époque du Phallus, les femmes auront été ou anéanties ou portées à la plus haute et violente incandescence. Au long assourdi de leur histoire, elles ont vécu en rêves, en corps mais tus, en silences, en révoltes aphones.

Et avec quelle force dans leur fragilité : « fragilité », vulnérabilité, à la mesure de leur incomparable intensité. Elles n'ont pas sublimé. Heureusement : elles ont sauvé leur peau, leur énergie. Elles n'ont pas travaillé à aménager l'impasse des vies sans avenir. Elles ont habité furieusement ces corps somptueux : admirables hystériques qui ont fait subir à Freud tant de voluptueux et inavouables moments, bombardant sa statue mosaïque de leurs charnels et passionnés mots-de-corps, le hantant de leurs inaudibles et foudroyantes dénonciations, plus que nues sous les sept voiles des

pudeurs, éblouissantes. Celles qui en un seul mot du corps ont inscrit l'immense vertige d'une histoire détachée comme une flèche de toute l'histoire des hommes, de la société biblico-capitaliste, ce sont elles, les suppliciées d'hier, qui devancent les nouvelles femmes, celles après lesquelles plus aucune relation intersubjective ne pourra être la même. C'est toi, Dora, toi, indomptable, le corps poétique, la vraie « maîtresse » du Signifiant. Ton efficacité, on va la voir œuvrer avant demain, quand ta parole ne sera plus rentrée, la pointe retournée contre ton sein, mais s'écrit à l'encontre de l'autre.

En corps : plus que l'homme invité aux réussites sociales, à la sublimation, les femmes sont corps. Plus corps donc plus écriture. Longtemps c'est en corps qu'elle a répondu aux brimades, à l'entreprise familiale-conjugale de domestication, aux répétées tentatives de la castrer. Celle qui a tourné dix mille fois sept fois sa langue dans sa bouche avant de ne pas parler, ou elle en est morte, ou elle connaît sa langue et sa bouche mieux que tous. Maintenant, je-femme vais faire sauter la Loi : éclatement désormais possible, et inéluctable ; et qu'il se fasse, tout de suite, *dans* la langue.

Ne nous laissons pas piéger par une analyse mal dégagée des anciens automatismes : il n'y a pas à craindre qu'en le langage se cache un adversaire invincible, parce que c'est la langue des hommes et leur grammaire. Il ne faut pas leur laisser un lieu qui n'est pas plus à eux seuls que nous ne sommes à eux.

Si la femme a toujours fonctionné « dans » le discours de l'homme, signifiant toujours renvoyé à l'adverse signifiant qui en annihile l'énergie spécifique, en rabat ou étouffe les sons si différents, il est temps qu'elle

disloque ce « dans », qu'elle l'explose, le retourne et s'en saisisse, qu'elle le fasse sien, le comprenant, le prenant dans sa bouche à elle, que de ses dents à elle elle lui morde la langue, qu'elle s'invente une langue pour lui rentrer dedans. Et avec quelle aisance, tu verras, elle peut, depuis ce « dans » où elle était tapie somnolente, sourdre aux lèvres qu'elle va déborder de ses écumes.

Il ne s'agit pas non plus de s'approprier leurs instruments, leurs concepts, leurs places, ni de se vouloir en leur position de maîtrise. Que nous sachions qu'il y a un risque d'identification, cela n'entraîne pas que nous succombions. Laissons aux inquiets, à l'angoisse masculine et à son rapport obsessionnel au fonctionnement à dominer, au savoir « comment ça marche » afin de « faire marcher ». Non s'emparer pour interioriser, ou manipuler, mais traverser d'un trait, et « voler ».

Voler, c'est le geste de la femme, voler dans la langue, la faire voler. Du vol, nous avons toutes appris l'art aux maintes techniques, depuis des siècles que nous n'avons accès à l'avoir qu'en *volant*; que nous avons vécu dans un vol, de voler, trouvant au désir des passages étroits, dérobés, traversants. Ce n'est pas un hasard si « voler » se joue entre deux vols, jouissant de l'un et l'autre et déroutant les agents du sens. Ce n'est pas un hasard : la femme tient de l'oiseau et du voleur comme le voleur tient de la femme et de l'oiseau : illes passent, illes filent, illes jouissent de brouiller l'ordre de l'espace, de le désorienter, de changer de place les meubles, les choses, les valeurs, de faire des casses, de vider les structures, de chambouler le propre.

Quelle est la femme qui n'a pas volé? Qui n'a pas senti, rêvé, accompli le geste qui enraye la socialité?

Qui n'a pas brouillé, tourné en dérision, la barre de séparation, inscrit avec son corps le différentiel, perforé le système des couples et oppositions, foutu par terre d'une transgression le successif, l'enchaîné, le mur de la circonfusion?

Un texte féminin ne peut pas ne pas être plus que subversif : s'il s'écrit, c'est en soulevant, volcanique, la vieille croûte immobilière, porteuse des investissements masculins, et pas autrement; il n'y a pas de place pour elle si elle n'est pas un il? Si elle est elle-elle, ce n'est qu'à tout casser, à mettre en pièces les bâtis des institutions, à faire sauter la loi en l'air, à tordre la « vérité » de rire.

Parce qu'elle ne peut pas, dès qu'elle se fraye *sa* voie dans le symbolique, ne pas en faire le chaos du « personnel », de ses pronoms, de ses noms et de sa clique de référents. Et pour cause : il y aura eu cette longue histoire de gynocide; comme le savent les colonisés d'hier, les travailleurs, les peuples, les espèces sur lesquels l'Histoire d'hommes a fait son or, ceux qui ont connu l'ignominie de la persécution en tirent une future et obstinée envie de grandeur; les enfermés connaissent mieux que leurs enfermeurs le goût de l'air libre. *Grâce* à leur histoire, les femmes savent (faire et vouloir) aujourd'hui ce que les hommes ne sauront penser que beaucoup plus tard : je dis qu'elle bouleverse le « personnel »; comme on lui a, par lois, mensonges, chantages, mariage, toujours extorqué son droit à elle-même en même temps que son nom, elle a dans le mouvement même de l'aliénation mortelle pu voir de plus près l'inanité du « propre », la mesquinerie réductrice de l'économie subjective masculine-conjugale, à